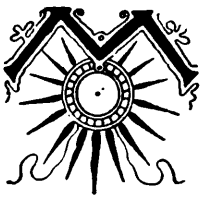


POUR MON CHER AMI, A. S. J....



ON Dieu, ayez pitié du pauvre orphelin !

Il est mort aux pieds des Montagnes Rocheuses ; loin de son pays qu'il n'a jamais vu ; loin de ses parents qu'il n'a jamais connus ; seul, perdu dans cette

Amérique où il était venu chercher sa part de bonheur et de fortune, mais qui ne lui a donné que six pieds de terre.

Mourir, "c'est la taxe du péché" ; après le terrible enfer, de tous les châtiments de Dieu c'est le plus redoutable. Mais quand on meurt dans les bras du confesseur, reconforté par les sacrements de l'Eglise catholique, le cœur plein de confiance et de cet amour "plus fort que la mort," entouré de ses parents, de ses amis, la mort est moins pénible. Quelquefois elle est consolante, elle est admirable. On se dit "au revoir," on se donne du courage et du cœur. Celui qui part sait qu'il ne sera pas oublié, ou du moins il s'illusionne à ce point. Il peut s'endormir serein sur le cœur miséricordieux de Notre-Seigneur pour se réveiller dans ses bras.

Mais mourir sur une terre inconnue, sur un grabat d'hôpital où il n'y a ni crucifix, ni sœur de charité ; pas une mère pour adoucir la douleur, pour essuyer les sueurs de l'agonie ; pas un ami pour tenir sa main froide ; pas un prêtre pour absoudre et donner le Christ à baiser ; c'est mourir deux fois.

Jamais notre cœur ne ressentira les douleurs de cet abandon universel !

Ce dénuement spirituel surtout, c'est la mort crue, c'est la mort du Christ en croix, souffrant dans son corps cloué et dans son âme effrayée toutes les angoisses de l'abandon, et au spasme de la douleur criant : "Mon Dieu, mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné ?"

Pourtant, il avait un bel avenir devant lui ce prodigue ramassé dans les rues de Londres, fils d'un officier anglais, tué à la guerre !

La Providence l'avait conduit dans une famille très honorable où la mère, femme hors du commun, joignait un esprit supérieur à un cœur qui ne pouvait voir la misère sans la soulager, la douleur sans la consoler, les larmes sans les essuyer. Les malheureux de la ville, grand nombre d'écoliers pauvres et bien des séminaristes en savent plus que moi. Malheureusement la mort enleva trop tôt cette femme distinguée à l'affection de sa famille et des pauvres, à l'admiration de la société.

Dans cette famille donc, il était l'enfant chéri. Il porta quelque temps le costume d'écolier puis le brillant uniforme militaire mais sa jeunesse insouciant, étourdie et souvent compromise, lassa ses bienfaiteurs. La réforme même n'y fit rien !...

Depuis il a erré... Je le rencontrai un jour dans Ottawa pâle, mal vêtu. Je le recommandai à l'honorable ministre des Travaux publics qui s'intéressa à lui d'une manière vraiment paternelle, et l'envoya, le même soir, à la garde de la frontière.—J'aime à remercier publiquement l'honorable ministre d'alors d'avoir protégé cet orphelin, pour ne pas être confondu dans la catégorie de ceux qui, aux jours de malheur, perdent la mémoire d'un bienfait et laissent pénétrer dans leurs cœurs ce spectre hideux qui s'appelle l'ingratitude.

Seul, un ami de collège lui était demeuré fidèle et du fond du cloître, où il a enseveli son intelligence et son cœur, (pour un temps, l'Eglise l'espère) il ne l'avait jamais perdu de vue ; bien que dès les jours du séminaire on eut prédit qu'il n'y avait rien à faire avec un tel caractère.

Cette amitié—la seule qu'il eût ici-bas—fut sa planche de salut. Une lettre, de temps à autre, parvenait là-bas. Cette lettre le rappelait délicatement à ses devoirs de religion, à la dévotion à Marie—mère de ceux qui n'en ont plus—indiquait les bons livres à lire, stimulait l'âme en faisant appel à la dignité de l'homme, à l'honneur du soldat. Si la réponse ne venait pas, si l'adresse était changée, il fallait écrire jusqu'au département pour la retrouver et se mettre courageusement à la recherche de l'ami ingrat.

Les bons grains ne furent pas tous jetés sur pierre et emportés par le vent de la prairie.

Avec les regrets d'une vie folle, il a commencé une vie nouvelle ; il voulait se réhabiliter sur le champ de bataille. Il annonçait récemment encore son bonheur de communier et de chanter au chœur, à l'église.

Dieu, sans doute, n'a pas voulu d'autres preuves de sa bonne volonté. "Personne n'est père comme Dieu."

Il est mort en demandant le prêtre et en tenant encore dans sa main un papier, sur lequel il avait à peine achevé d'écrire le nom de son fidèle ami. Ce qui permit au missionnaire, arrivé trop tard et de trop loin, de pouvoir annoncer cette mort si digne de pitié au seul être qui puisse la pleurer.

Le cimetière est le doux refuge des abandonnés !

Qui plantera une croix sur cette tombe, qui pensera à son âme ?—Nous ne serons peut-être que deux !—

Bon lecteur, un *De profundis* pour ce jeune et infortuné militaire.

—Mon Dieu, ayez pitié du pauvre orphelin !

EM. B. G., Ptre.

ASTRONOMIE

LA CHASSE AUX PETITES PLANÈTES

C'est la photographie qui a rendu possible, sur l'initiative du regretté amiral Mouchez, l'œuvre colossale de la carte du ciel qui se poursuit dans plusieurs Observatoires. C'est encore elle qui, en prenant la place des observateurs, a permis de découvrir un si grand nombre de petites planètes en si peu de temps. Entre Mars et Jupiter, il y a là un groupe de planètes télescopiques dont la première fut trouvée en 1801 par Piazzi à Palerme. On en trouva encore et toujours depuis. Cette chasse aux petites planètes se poursuit de nos jours. Elle a son intérêt théorique. Le Verrier est arrivé à cette conclusion par ses calculs : "La somme totale de la matière constituant les petites planètes ne peut dépasser le quart de la masse de la terre." Est-ce exact ? C'est ce qu'il s'agit de voir. Aussi on fouille le ciel. La photographie fait merveille. A l'Observatoire Bischoffsheim, à Nice, M. Charlois, qui avait trouvé 27 planètes directement, en a découvert 45 avec l'objectif, ce qui fait, de septembre 1892 à 1894, un total de 72 astéroïdes. Il en a retrouvé en outre 112 déjà connues.

On peut penser que toutes les petites planètes sont bien près d'avoir été observées. Le nombre de celles qui ont été trouvées récemment est plus faible que celui des anciennes ; jusqu'à la 12^e grandeur, les petites planètes nouvelles sont aussi moins nombreuses que les anciennes ; mais c'est l'inverse pour les astres plus faibles actuellement connus. On peut présumer que les astronomes sont bien près de les avoir à peu près toutes numérotées. On ne dépassera guère le chiffre de 400, à moins que la photographie ne nous révèle des astéroïdes de 14^e grandeur, une poudre de pla-

nètes ! En tout cas, l'exploration touche à son terme. Il aura fallu près d'un siècle pour cataloguer ces petites planètes télescopiques, les derniers vestiges peut-être d'un astre brisé.

HENRI DE PARVILLE.

LES FRUITS EXOTIQUES

Les oranges.—Ce fruit doré, si joli à l'œil, si succulent, et dont il se fait aujourd'hui une consommation énorme, a eu jadis une très mauvaise réputation.

Originale de l'Indoustan, elle fut introduite en Arabie et en Perse vers le VIII^e ou le IX^e siècle ; mais pendant longtemps, bien loin de la cultiver, les Arabes et les Persans prétendaient que c'était un fruit maudit. Le fait est qu'à cette époque l'orange était loin d'être délicate ; ce n'était guère qu'une petite baie amère, de la grosseur d'une petite pomme et pleine de pépins, quelque chose comme les petites oranges vertes que l'on confit aujourd'hui dans le sucre.

Mais au Xe siècle, et surtout au XI^e siècle, les jardiniers de Syrie commencèrent à cultiver l'oranger, et à le soigner, si bien qu'ils obtinrent rapidement un fruit excellent. A la fin du XII^e siècle, les orangers étaient abondants dans tout le Levant, en particulier à Jérusalem, et les Croisés, au retour de leurs expéditions, rapportaient en Europe de ces fruits inconnus, qui furent désignés sous le nom de *bigarades*.

Au bout d'un certain temps on apporta et l'on planta des orangers en Italie ; mais peu de gens se décidaient à en manger les fruits : on racontait, en effet, que ceux qui en mangeaient, abandonnaient malgré eux le christianisme et devenaient mahométans.

Enfin, malgré tout, on s'habitua à ce nouveau fruit, on le trouva même excellent, et au XVI^e siècle on s'était mis à le cultiver en Italie, en Espagne et dans le midi de la France, là où la température est assez chaude pour en pe mettre la maturité. Les Espagnols étendirent cette culture à leurs colonies du Nouveau-Monde, à Cuba notamment, à l'Amérique du Sud.

Nous n'avons pas besoin de dire quelle consommation on fait aujourd'hui de l'orange ; on la cultive dans beaucoup d'Etats des Etats-Unis, en Floride, en Californie, de même qu'au Mexique, et c'est par millions que les Espagnols expédient ces fruits. DANIEL BELLET.

PRIMES DU MOIS D'AVRIL

LISTE DES RÉCLAMANTS

- Montréal.*—H. Gervais, 311, rue Amherst ; Mlle H. E. Gravel, 325, rue Maisonneuve ; Mlle Amanda Thibodeau, 1230, rue Ontario ; Dame E. Leblanc, 138, rue Papineau ; Ernest Daigneault, 113, rue Sanguinet ; Joseph Dupont, 126a, rue Ste-Elizabeth ; J. B. Vigeant, 261A, rue St-Dominique ; T. Valiquette, 128, rue Caning.
- Saint-Henri de Montréal.*—Dame James Quig (deux primes), 92, rue St-Jean ; Mlle Joséphine Latour, 2113, rue St-Jacques.
- Pointe Saint-Charles.*—Mlle Céline Thuraire, 28, rue Farm ; Dame C. McCone, 109, rue Congrégation ; Dame Xavier Prévost, 133, rue Roperez.
- Ste-Cunégonde.*—Roch Thibodeau, 127, rue Duvernay.
- Maisonneuve.*—Louis Séguin, 32, rue Pie IX.
- Québec.*—Philippe Patry, 928, rue St-Valier, St-Sauveur ; A. Eventurel, 543, rue St-Jean ; N. Matte, 30, rue Richelieu ; Elzébert Patry, 1199, rue St-Valier, St-Sauveur ; Léon Gauvin, faubourg Montplaisant ; Dame Louis Lelienne, 151, rue des Commissaires, St-Roch ; Dlle Jobin, 230, rue Prince-Edouard.
- Sorel.*—J. B. Demers.
- Ste-Marie de Beauce.*—J. E. Landry.
- St-Michel d'Yamaska.*—Edouard Boivin.
- Massey Station, Ont.*—A. Cadotte.
- St-Georges, Beauce.*—Ulric Marcotte.
- St-Claude, Manitoba.*—Ed. Jobin.